

Jean-Philippe Pierron

Ni général, ni géographe, philosophe

NOT A GENERAL, NOR A GEOGRAPHER:
A PHILOSOPHER

ABSTRACT

A thinker of the open structure, of a structure not metrically closed which leaves room for the vital exploration of the possible, Jean-Jacques Wunenburger placed his work under the *flag* – the word is not too strong for this warlike philosopher who could have been a “general” – of *contradictory reason*. This article seeks to locate its philosophical gesture, working with the polarity of the force and the form, while placing it under the auspices of two exemplary images: the warrior and the geographer. It explores the manner in which philosophy finds in the thought of Nietzsche a metaphysics of becoming and in that of Bachelard the features of its method which gives to the dynamogenic tension a place of choice.

KEYWORDS

Jean-Jacques Wunenburger; Rationality; Dualitude; Rhythm; Imagination; Polemos.

JEAN-PHILIPPE PIERRON

Université Jean Moulin, Lyon 3, France
pierron.jp@laposte.net

Penseur inclassable, Jean-Jacques Wunenburger n’aime pas les classifications, ou du moins ne s’en contente pas. Ce ne sont pas les propriétés qui retiennent son attention mais les processus. Au laborieux travail de l’inventaire qui collecte, classe, certifie et canonise, il n’a de cesse d’apporter le complément de l’activité dynamique de l’invention. À la forme statique qui se formalise dans le tableau et le classement il n’a de cesse de rappeler, sinon d’opposer, la force dynamique de la vie et de la créativité que porte un énergétisme de la tension vive. Penseur de la structure ouverte, d’une structure non métriquement fermée qui laisse place à l’exploration vitale des possibles, Jean-Jacques Wunenburger a placé son travail sous l’étendard – le mot n’est pas trop fort pour ce philosophe guerrier qui aurait pu être général – de la raison contradictoire. Aussi commencerons-nous par situer son geste philosophique, travaillant à la polarisation de la force et de la forme, en le plaçant sous les auspices de deux grandes images : le guerrier et le géographe. Le guerrier pour le dynamisme de la force et du *polemos* ; le géographe pour l’exploration spatiale, mentale ou matérielle, des formes toujours en voie de déformation qu’engage l’aménagement des espaces. Toutes deux portent cette dynamique de la contradiction, que ce soit la grande santé du *polemos* ou



que ce soit la logique du lieu propre aux inscriptions géographiques, qui font la tonicité de cette pensée.

Le guerrier et le géographe

Le Polemos (combat) est père de toute chose. Cet aphorisme d'Héraclite nous servira de premier guide pour rentrer au cœur de la philosophie de Jean-Jacques Wunenburger, lequel en a d'ailleurs donné récemment un commentaire dans un tout petit texte¹ qui livre peut-être, dans la pudeur qui caractérise tant cet homme, un des axes autour duquel se déploie sa réflexion. Langue de général ou de guerrier ! Combat, altercation, polémique, antagonisme, conflit, contradiction, ruse et obliquité sont les mots qui disent ce dynamisme de la raison en proie avec le réel. Une étude lexicographique trouverait en bonne place, sous la plume du philosophe, les mots métamorphose, contradiction, vie, pluralité, alternative, c'est-à-dire tout un champ sémantique qui appartient à la dynamique de la force plutôt qu'à la tentation statique de la forme, qui met l'accent sur la tension de la vie plutôt que sur la morbidité de l'entropie. Le *polemos* – il faut garder le mot grec – n'est pas tant le polémiste belliqueux qui cherche à lever des oppositions entre des formes positives ou négatives, vainqueurs et vaincus ; qui cultive de stériles affrontements, que le signe d'une attention à cette puissance de fécondité et d'assouplissement des formes que permet une tension, maintenue telle, des contraires. Le *polemos* n'est pas pour Jean-Jacques Wunenburger le moyen de penser un quelconque bienfait des violences – la créativité des luttes (Marx) – qu'une méthode capable de rendre compte de la complexité en se rendant attentif au jeu alternatif des contraires. Ce n'est pas la disjonction ou le dualisme manichéen qui est ici recherché ;

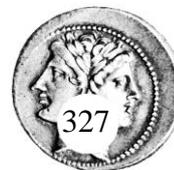
Jean-Philippe Pierron

c'est l'activité tensionnelle d'une énergétique de la pensée qui sort de l'indifférencié mais qui ne s'achève pas dans une clôture du jugement définitif. Le penseur du complexe délaisse le compliqué au profit de l'intensité. Plutôt que l'être, il privilégiera le devenir. Il sera attentif moins au devenir de l'être qu'au devenir dans l'être comme aurait pu le dire, un de ses maîtres, Jean Brun.

Mais il y a également chez Jean-Jacques Wunenburger quelque chose du géographe. Sa langue n'est pas que celle du général, elle est aussi celle du géographe. Le stratège y appelle le cartographe, comme le souci des visées sollicite les ressources des visions, et les planifications des batailles des plans et des planisphères. Cette place faite à l'espace est liée au fait que la pensée de la contradiction articulant raison et imagination, se range sous la puissance de spatialisation propre à l'imagination et qu'elle explore. L'espace est appréhendé comme un dynamisme de formes, une rythmique des traces expressives que les hommes laissent sur le sol ou dans leurs espaces intérieurs, laquelle n'est rendue ni par le rationalisme de la géographie physique trop causaliste (l'explication des cultures par leur origine sociogéographique), ni par l'attention au sens d'une géographie culturaliste trop idéaliste (l'espace comme simple support ou prétexte à des expressions subjectives). C'est à une autre herméneutique des inscriptions spatiales et de la « géo-graphie » qu'il s'agit de travailler. Une stratigraphie des différentes couches de médiations symboliques qui investissent un lieu développera une méthodologie servant une géo-poétique. C'est à une poétique de l'habiter qu'il sera donc question de s'atteler, laquelle serait susceptible de se rendre plus attentive aux figures mixtes, au complexe des expressions spatiales des cultures et des histoires. Le philosophe se fait alors le cartographe des territoires de l'imaginaire, tantôt pour les

dénoncer dans les imaginaires congelés des topographies utopiques, tantôt pour y trouver les ressources imageantes dans un travail sur les atlas imaginaires : « imaginal urbain », « phénoménologie minérale du désert », « maison de l'âme », « dramaturgie de l'exil » « dynamique imaginaire de la terre promise à l'ouest américain » ; « insularité de l'île ou de l'utopie ». ² Ces travaux sur les mondes urbains, sur l'espace de la ville, sur la « logique du lieu » entrecroisant le poétique et le politique, développés à partir de cette figure princeps et repoussoir qu'est l'utopie dans son œuvre ³ – la description avec une précision maniaque des espaces sociaux ⁴ – explorent ainsi une double voie liée à la dualité des images. La voie de la spatialisation des images attachées aux images mentales dans les variations imaginatives des images internes explorant des géographies intérieures dans l'anticipation, la visualisation, la simulation, etc. puisque l'imagination spatialise. La voie des ambiances spatiales proche des travaux de ce géographe-philosophe qu'est Augustin Berque, mais aussi de l'herméneutique de Gadamer qui parle précisément d'« ambiance spatiale » pour laquelle, au-delà de la coupure du subjectif et de l'objectif, l'espace est expressif. Mais dire cela c'est dire que l'atlas imaginaire ou la cartographie mettent en place un autre type d'intelligibilité que le tableau, la classification, à savoir une intelligibilité qui associe imaginaire et rationalité. La logique du lieu relève d'un imaginaire spatial. Ceci engage une prise de ses distances avec un usage ancillaire de l'image qui fait de celle-ci un moyen didactique dans la présentation iconographique (le tableau, la représentation graphique, la carte du géographe et ses chorèmes rendant intelligible le territoire qu'elle modélise). Mais cela prépare également l'orientation de l'attention vers l'usage expressif des images qu'étudient les structures logiques de l'imaginaire (la dimension

verbo-iconique de l'imaginaire dans la cartographie) ou vers des contenus de pensées enveloppés dans des contenus symboliques (la trajectivité ; les images matricielles du cercle, de la sphère ou de la grille pour penser la ville). Pour notre philosophe, « la géographie est, plus qu'une autre science, au carrefour de l'imaginaire et de la rationalité ». ⁵



Penser les rythmes et rythmes de la pensée

Partant de cette dyade initiale, celle du guerrier et du géographe, du *polemos* et du lieu, le philosophe déploie et forge une épistémologique singulière, ouvrant sur de féconds renouvellements des problématiques éthiques, politiques et esthétiques, mais aussi et ultimement métaphysiques. Elle a trouvé dans la « raison contradictoire » sa cristallisation, et se méfiant de la facilité des dualismes, voire de la scolaire des oppositions, s'attache à penser selon une logique ternaire. En elle, s'y modélise la place faite au tiers dans l'argumentation, par une mise en mouvement ternaire de la pensée qui dynamise la tension. Cette pensée d'une dialectique à synthèse ajournée – la dualitude contradictoire ⁶ – plutôt que du principe d'identité, mise au service d'une intelligence du complexe, est attentive aux brèches, aux points de ruptures, aux points de tension qui préparent des changements. Nous ferons l'hypothèse ici que le point de jonction qui permet la rencontre entre le *polemos* et la logique du lieu, se trouve dans une pensée du temps qui est essentiellement une pensée du rythme. En effet, à l'arrière-plan de cette « logique » se trouve le concept de rythme qui occupe un point nodal. Il est le cœur vibrant de cette philosophie qui est moins une philosophie de l'intuition que de l'expression ; moins philosophie de la substance



que philosophie du temps ; moins pensée de l'être que pensée du devenir épousant le rythme de la vie.

Le rythme, Jean-Jacques Wunenburger le définit en disant : « Il y a rythme lorsqu'une structure évolue de manière périodique sur fond d'altération novatrice »⁷. Le rythme est peut-être la contraction temporelle du *polemos* et de l'espace dans une attention portée à ce qui survient et fait événement dans les flux. Le rythme d'aller et retour qu'encourage le *polemos* fait varier toutes choses, imposant de penser des éléments non pas tant dans leur singularité ou leurs oppositions que dans le dynamisme des interactions qui les lient les uns aux autres. Il invite à une prise de distance avec l'idée qu'il y aurait une stabilité et une fixité définitives qui pourraient absolutiser une forme ou un jugement, qu'il s'agisse de la science, de l'éthique ou de la politique, ou bien, à titre d'exemple du jugement en médecine ou en géographie. L'alliance dynamique de la force et de la forme, c'est le rythme. Il conduit à l'émergence de formes et à une sortie de l'indifférencié, en élaborant une unité qui se déploie et se déplié⁸. « Le rythme devient problème ombilical, non parce qu'il serait présent dans toute réalité, mais parce que dans son être même, ou dans son devenir, ou dans les deux à la fois, il est question d'une structure, d'un dynamisme, qui disent quelque chose d'essentiel sur la vie, le corps, la pensée, l'être-ensemble, etc. [...] il devient urgent d'interroger le caractère originaire du rythme »⁹. L'autre mot pour dire cette puissance créatrice du rythme sera la métamorphose. Ce travail de la transformation, cette dynamique de l'altérité attentive au mouvement de passage d'une forme en une autre, s'élabore et s'explicité dans le rythme ternaire altération/ altercation/ alternative qui est à la fois principe de méthode, mouvement de la pensée et manière d'aborder des enjeux de

philosophie morale et politique. Ce rythme ne cesse de se reconfigurer dans la pensée au travail, dans la diversité des centres d'intérêts, et ils sont nombreux, de notre philosophe et ami. À ce titre, l'ouvrage *Imaginaires et rationalité des médecines alternatives*¹⁰, à la croisée de la théorie et de la pratique, est un bon exemple de ce projet épistémologique et éthique, appliqué à la médecine. Il s'y exprime bien le mouvement de la pensée ternaire. L'attention à l'alternative – Jean-Jacques Wunenburger prend bien soin de dire médecine « alternative » et non « parallèle » – est ici une manière de remettre du jeu et de la complexité là où la rationalité médicale vit une altération dans le positivisme de la santé parfaite qui fait disparaître le malade sous la maladie. Là où la médecine conventionnelle et dominante vit également une altercation de la part d'autres prétendantes au rang de la « médecine ». De même, on peut tout aussi bien lire la grande distinction que fait Jean-Jacques Wunenburger entre imagerie, imaginaire et imaginal comme la cellule rythmique matricielle de cette pensée. Elle est l'expression en imagination de ce processus rythmique, la force créatrice de l'imaginal mettant sans cesse en mouvement cette triade. Cette cellule rythmique nous paraît être le schème matriciel qui organise cette pensée. Le rythme n'est pas la cadence mécaniste et répétitive (l'imposition compulsive et mortifère d'une forme), pas plus qu'il n'est pure soumission à l'aléa généralisé (le déploiement violent d'une force aux effets chaotiques). Il résulte d'une rencontre dynamique entre la force du devenir et les résistances qui lui font obstacles, rencontre qui, dans le mouvement rythmique du oui et du non, de l'adhésion et du refus, se fait accompagnement des processus de transformation. Cette pensée du rythme, il l'a retrouvée encore chez Héraclite dans son harmonie antagoniste ; chez Nietzsche, le grand penseur de la métamorphose et du rythme



universel¹¹ ; mais aussi chez Bachelard et sa rythmanalyse dans *La dialectique de la durée*, lequel s'attache moins à l'utopie de la grande synchronisation qu'à la pluralisation des rythmes ; lequel recherche davantage une temporalité pluralisée qu'une continuité linéaire, homogène et uniforme¹².

Jean-Jacques Wunenburger et ses maîtres

Insensiblement, nous sommes ainsi conduits à l'examen des sources de notre auteur. Lorsque l'on pense au travail de Jean-Jacques Wunenburger, la question se pose légitimement en effet, de déterminer quelles sont ses références. Références et non révérences pour ce philosophe, ami des images mais iconoclaste, tout aussi sûrement. Dans le cadre de cet article, nous ne pouvons que signaler ces sources. Nietzsche pour la pensée du rythme et de la grande santé. Gaston Bachelard bien sûr et Gilbert Durand tout autant, sinon plus, en ce que ce dernier a ménagé une approche en termes de structures du programme bachelardien préparant l'articulation imaginaires et rationalité en faisant apparaître une logique des images sur fond d'une séparation ternaire. Jean Brun enfin, le polémiste, le directeur de thèse mais aussi le lecteur des présocratiques (Héraclite) et l'éditeur du penseur opposé au Système, Kierkegaard. Ces références se distribuent ainsi sur trois plans distincts : Nietzsche pour la tonalité métaphysique, Bachelard-Durand pour la méthode et Brun pour l'attitude existentielle ou la position du philosophe dans le monde contemporain.

Friedrich Nietzsche, une métaphysique du devenir

De Nietzsche l'intempestif, il retient tout d'abord une tonalité philosophique, nous venons d'y faire allusion à propos du grand rythme – le cycle de l'Eternel Retour – et plus précisément par la thématique de la grande santé qui pointe sa dimension pré-verbale et sa dimension d'expression vitale. Nous pouvons reprendre la signification attachée à cette référence en nous attachant à l'importance de la métamorphose. En effet, ce n'est pas la dualité de l'apollinien et du dionysiaque, autre manière de parler d'une dialectique de la forme et de la force, de l'acte et de la puissance développée dans *La naissance de la Tragédie* qui est privilégiée dans la lecture de Nietzsche, mais bien plutôt le passage célèbre qui ouvre le *Ainsi parlait Zarathoustra*, et qui est lié à la métamorphose.

Innocence est l'enfant, et un oubli et un recommencement, un jeu, une roue qui d'elle-même tourne, un mouvement premier, un saint dire Oui. De l'esprit, c'est trois métamorphoses que je vous ai nommées : comment l'esprit devient chameau, et lion le chameau et, pour finir, enfant le lion.¹³

Cette attention à la dynamique de la métamorphose est tout d'abord une façon de prendre ses distances avec la statique de la forme qui se fixe et se fige dans des idoles. Il s'agit là *des tentatives refroidies ou apolliniennes*¹⁴ qui obèrent l'imprévisible engagé dans le devenir par un péremptoire « une fois pour toute », celui de la vitrification ou de la sédimentation uchronique. Mais la critique, quoique sous un autre jour, vaut aussi concernant la crise du



dionysiaque qui voit le déferlement des figures de l'excès, de la démesure qui n'est pas moins porteuse de violence. Entre l'assignation rigide à la forme et la violence déflagrante dans l'informe, une pensée de la métamorphose tente la voie tierce qui laisse au devenir la chance de son expression. C'est ainsi que l'on peut lire et interpréter la citation de Nietzsche que nous venons de donner. Le oui du chameau qui veut sa bonne charge dans le renoncement résigné à la forme qui s'impose pesante (apollinienne) auquel s'oppose le non du lion qui fait de la lutte volontariste une libération des formes au profit de la force destructrice (dionysiaque) appelle un oui tel qu'il se trouve dans l'adhésion innocente de l'enfance à la vie. L'enfance est ici affirmation vitale qui explore des formes dans le sérieux de cette activité de transformation par excellence qu'est le jeu. Chez Jean-Jacques Wunenburger, le cogito est un cogito joueur. Le jeu dans son sérieux ne trouve pas dans l'enfance une concession à l'infantilisme mais trouve la puissance créatrice de l'enfantin, riche de prometteuses libérations. Aussi dans le jeu, les tentatives d'établir une fois encore des classifications à la manière de Caillois ont moins d'importance – « mimicry, ilinx, alea, agon –, que d'épouser le jeu des formes et des forces dans le devenir. Il y a intentionnalité ludique, dans les comportements humains, lorsqu'un sujet déborde ou annule le donné, par la mise en œuvre d'autres configurations possibles, dont il traduit en actes les représentations imagées. [...] Par le jeu, l'existence s'ouvre donc sur des possibles non réalisés, sur des artifices, qui peuvent aussi bien servir de fuite magique et illusoire que de voies créatrices pour actualiser nos potentialités »¹⁵. Jouer ? Le sérieux de l'énergie dynamogène du ludique qui joue le jeu du jeu (*playing*) sans l'esprit de sérieux qui se fixe et s'entient à la règle des jeux (*game*). La

métamorphose, dont le jeu est l'espace exploratoire par excellence, exprime une logique qui, non assujettie à l'autorité du principe d'identité tente d'épouser les lignes de forces et de failles du devenir ; une logique attentive à la dimension de surprise engagée dans le temps, et dont on voit aujourd'hui des tentatives dans le cadre de ce que l'on appelle les logiques non standards et la relative notoriété dans le grand public que connaît la pensée complexe (Edgar Morin) et l'approche systémique. Cette logique qui est aussi une chrono-logique opposant à la fixité du principe d'identité le jeu des formes attaché à l'analogique, rappelant qu'il y a de la logique dans l'analogique ou, si l'on veut, de la rationalité dans l'imaginaire.

Dans un de ses premiers ouvrages, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Jean-Jacques Wunenburger pouvait donc conclure son propos sur des accents très nietzschéens : « il est à espérer que cette distanciation critique à l'égard d'une utopie trop impériale, permette de redonner le goût d'une grande santé psychique : porter plus haut, et non plus loin, nos images et nos symboles, en leur reconnaissant un lieu incompressible et inaliénable d'expression et de création.[...] Imaginer c'est déborder le monde et l'histoire par un jeu pluriforme et multivoque de symboles, c'est redécouvrir la plasticité et la profondeur des mondes rêvés, qui nous guérissent de la fatigue de l'histoire, tout en n'abolissant pas la finitude ontologique qui toujours y refait surface. »¹⁶ En ce sens, la grande santé est une toute autre chose que l'utopie de la santé parfaite que développe aujourd'hui la rationalité technicienne de la biomédecine. Cette dernière est dominée par la volonté de la puissance, de la maîtrise et du contrôle, là où celle-là insiste sur la puissance dans la volonté. Par contre, elle trouve ses délices et se délecte d'une certaine *hubris*, laquelle par la destruction, voire la déstructuration, des



formes entrouvre la voie pour l'exploration des possibles qui peuvent s'en dégager. Elle désigne une énergétique du devenir recherchant la puissance de créativité de notre présence au monde.

En conséquence, la référence à Nietzsche joue bien souvent, chez Jean-Jacques Wunenburger, le rôle de l'élément qui vient inscrire de la contrariété, sinon, de la contradiction dans le lissé des démonstrations convenues. Comme c'est le cas dans la citation ci-dessus, il est moins mobilisé et annexé pour servir une généalogie ou une archéologie qu'il n'est convoqué pour travailler à un perspectivisme et à une mise en abîme qui prépare la tension vertigineuse et pousse la réalité considérée ou chacun à l'augmentation de sa puissance propre.

Bachelard et la dialectique

Un regard scrutateur et extérieur porté sur les activités éditoriales (lancement des *Cahiers Gaston Bachelard* ; direction d'ouvrages collectifs concernant Bachelard : *Bachelard dans le monde* en 2000 ; *Bachelard et l'épistémologie française* en 2003 ; *Bachelard et Bergson* en 2008) ainsi que sur la créativité institutionnelle (Centre Gaston Bachelard de recherches sur l'imaginaire et la rationalité de l'Université de Bourgogne ; animation de la Décade de Cerisy consacrée à Bachelard en Juillet 2012) de Jean-Jacques Wunenburger suffirait à convaincre de l'importance que ce dernier donne au philosophe champenois. Mais de quelle importance parle-t-on ? Bien plus qu'un intérêt patrimonial se faisant archéologie des textes, c'est sans doute la tension antagoniste interne à la pensée du philosophe du poème et du théorème qui retient son attention. De fait, il est notable que Jean-Jacques Wunenburger ait cherché à se rendre le plus disponible qu'il est possible à la ligne de faille de la philosophie de Bache-

lard, la *vibration*.

Lisant Bachelard, on est toujours tenté de dichotomiser en optant pour un « ou bien... ou bien », là où il n'a cessé de tenir ensemble la science et la poétique, le travail et l'évasion, *l'animus* et *l'anima*. Or, si les exégètes de Bachelard se disputent d'ordinaire son héritage, ne retenant de l'œuvre du philosophe tantôt que la partie épistémologique, tantôt que la poétique, ce que Jean-Jacques Wunenburger y trouve, quant à lui, ce sont les linéaments d'une rationalité du complexe. Une fois encore, il dénonce l'insuffisance de l'alternative « ou bien... ou bien » au profit d'une altercation de la forme avec ce qui lui résiste dans la tension entre rationalité « et » imaginaire. Il tient ensemble la rationalité et l'imaginaire contre une lecture soit trop vite positive, sinon positiviste ; soit trop enthousiaste par les images, au risque de l'irrationnalisme. Ce faisant, c'est donc une rupture importante qu'il s'agit de consommer avec une tradition philosophique qui, à partir d'une théorie de la connaissance construite sur la division des facultés ne voit dans l'imagination, qu'une folle du logis condamnée par l'entendement. Pour qui s'attèle à l'élaboration d'une autre théorie de la connaissance, soucieuse du complexe plutôt que de la rupture entre objectivisme et subjectivisme, Bachelard peut donc être stimulant. Aussi est-ce la structure en chiasme de la pensée de Bachelard qui lui est un guide et une méthode, puisque Bachelard découvre les résistances des images partiales de la subjectivité au cœur de l'activité scientifique rationnelle soucieuse d'objectivité, de même qu'il cherche de la rationalité dans les activités de l'imagination, partant à la conquête de « diagrammes poétiques » bien plus consistants que de simples agrégats associationnistes.

Penser les images prépare donc à penser en images. Entendons par là que le caractère de potentialité des images, leur



équivoque ou leur ambivalence maintient la tension vive, et donc possiblement créatrice, entre l'illusion et la vérité.

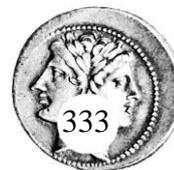
Du point de vue de la méthode, l'autre nom du *polemos* pourrait être la polarité. Le mot est sans doute plus juste que celui de dialectique, fut-elle ouverte. On connaît les accents guerriers attachés à la dialectique comme manière d'orchestrer une dispute en instaurant une contradiction. On sait la dialectique comme ce mouvement ternaire visant la synthèse. Mais on peut aussi s'attacher à la dialectique comme manière d'épouser le devenir – la grande leçon de Hegel – sans pour autant aller jusqu'au mouvement dernier de relève dans la synthèse qui vient clore.

Nous le disions au début, notre auteur traque l'invention plutôt que l'inventaire. Il s'ensuit que si l'art d'inventorier est essentiellement analytique, celui de l'invention sera dialectique. Seulement, il s'agit d'une dialectique d'un tout autre genre que celle de la logique ternaire hégélienne. Il s'agit d'une dialectique qui ne conclut pas. Notons ainsi ce jugement distanciant porté sur le travail de Bachelard : « La valorisation de la dialectique correspond indiscutablement à une volonté de fonder un nouveau rationalisme, mobile, ouvert, complexe, et de rendre à l'imagination un pouvoir de participation cosmique, négligé depuis les romantiques allemands. Il n'est pas sûr que Bachelard lui ait conféré une fécondité opératoire suffisante pour rectifier et renouveler l'héritage de la pensée dialectique antérieure. »¹⁷

C'est cette dialectique ouverte, présente chez Bachelard, que Jean-Jacques Wunenburger retient comme ce qui lui sert de propédeutique, mais qu'il prolonge et dépasse. C'est pourquoi il est plus juste de substituer au mot de dialectique celui de tension dynamogénique qui décrit son projet ou bien encore celui de l'explication par la polarité. Parce que son projet n'est pas de se

satisfaire d'une liste de jeux d'opposition embrassés dans une heureuse synthèse, mais de penser la dynamique des contrastes et des tensions polaires – au sens quasi électrique du terme – épousant le mouvement même du devenir vital, le concept de polarité (*Gegensatz*) pourrait être retenu comme le plus pertinent. Notons en effet, qu'à la synthèse, Jean-Jacques Wunenburger substitue la faille imaginaire. Le moment imaginal étant, sous cet angle, le point de fuite, l'échappée belle qui ouvre sur le devenir ce que la synthèse voudrait enclorre. Ses analyses sur l'utopie, le sacré, le jeu, le festif, l'imaginal peuvent ainsi être comprises comme autant de tentatives de maintenir le tiers lieu de l'ouvert, du non thématizable. Parler de polarité conduit en effet à reconnaître que la part reconnue à l'activité symbolique est une manière de protéger le devenir de l'être au monde de toutes les entreprises d'emprise, de capture du vif et du vivace dans le programmé et le régulé. La part faite à l'imaginal tente de maintenir hors du champ du manipulable et de la réduction moralisatrice, la ligne de faille vive du devenir. L'imaginal échappe à la rationalisation et à l'instrumentation, et c'est ce qui fait d'ailleurs problème car de celui-là que peut-on en dire ? Le trait d'exception d'une percée vers le sens plaide contre lui. Il ouvre et maintient l'ouvert, mais il ne fait pas à lui seul institution ou monde. Brèche et effraction, l'imaginal relève d'un moment de l'intuition mais non du moment de l'institution. C'est ce qui en fait la force subversive mais aussi la faiblesse.

La grande vertu de l'imaginal opère un passage à la limite du souci dialectique pour la synthèse ou la clôture dans la logique des équivalences. Il ouvre un horizon d'attente, déclenchant par cette effraction même une onde de créativité qui peut préparer des métamorphoses. Entre la langue du descriptif et celle du normatif, l'imaginal parle les mots de l'optatif. Sur ce point, Jean-Jacques



Wunenburger n'est pas bachelardien jusqu'au bout, faisant le saut de l'imaginal que Bachelard n'a pas lui-même fait ; et ce faisant il part à la recherche de logiques non standards. Sans doute que le travail de Gilbert Durand, complétant la dialectique diurne/ nocturne par les trois structures polarisantes de l'imaginaire (structures mystique, héroïque ou diaïrétique et cyclique) demeure alors une référence pour prendre ses distances avec Bachelard après en avoir retenu la leçon.

*

Nous noterons alors, pour terminer, la portée heuristique de cette pensée. L'attention portée aux images offre un vaste champ d'investigation pour le promoteur d'une rationalité complexe, qui tente de se frayer une voie entre l'objectivisme positiviste de la « rationalité pure » et le subjectivisme des partialités. Elle lui donne la possibilité de s'engager, aussi bien dans des enjeux théoriques que pratiques ou esthétiques, questionnant tour à tour les imaginaires géographiques, psychiques, télévisuels, médicaux ou politiques. *Le non-rationnel non seulement n'est pas un résidu déplorable, encore moins un poison du politique mais au contraire un facteur dynamique qui peut faciliter le projet politique du bien-vivre ensemble. [...] Autrement dit, il s'agit de se demander si une part d'imaginaire ne serait pas le meilleur soutien de la rationalité en même temps qu'elle serait un rempart contre un exercice perversi de la raison*¹⁸. Un tel propos, développé à l'égard des imaginaires politiques mais qui pourrait être étendu à l'ensemble des affaires humaines, signale une posture. Oser le détour, au risque du détournement, par les variations imaginatives (imitation, simulation, anticipation) et ce faisant vivre une augmentation iconique de notre présence au monde. Dira-t-on que Jean-Jacques Wunenburger, qui n'a pas craint l'exploration, la discussion, et la confrontation de l'histoire philo-

sophie avec l'actualité des enjeux de la société contemporaines, a appris cette attitude de celui qui a été son directeur de thèse, mais aussi son maître, à savoir Jean Brun, auquel nous ne ferons qu'allusion ici ?

Raison contradictoire polarité, métamorphose, rythme constituent la constellation sémantique de cette pensée nécessairement atypique, qui revendique... d'être libre. Chez Jean-Jacques Wunenburger, même la raison est contradictoire, non pas en ce qu'elle aurait quelque complaisance à l'égard de l'irrationnel et de l'obscur mais parce qu'il recherche, sous l'assurance insolente du principe d'identité et la violence du principe de non contradiction, une pensée de la fluidité et de la libre circulation des idées et des énergies. Que l'on ne s'y trompe donc pas. Ses recherches sur l'imaginaire sont des recherches sur la rationalité¹⁹, qu'elle soit raison théorique travaillant sur la dimension schizomorphe de l'imaginaire et de ses structures anthropologiques engagées en sciences humaines ou raison pratique lorsqu'elle porte sur la rationalité à l'œuvre dans les médecines alternatives ou celle de la raison oblique engagée dans l'agir politique. Loin d'opposer la rationalité à l'imaginaire, il s'agit de tenir le paradoxe que l'imaginaire est un soutien précieux de la rationalité ; voire plus et davantage que l'imaginaire serait le remède aux pathologies d'un rationalisme étroit ou perversi. A l'unidimensionnalité du monde par la raison instrumentale, penser en images pluralise les mondes, et par là, libère. *Dans la marée d'images qui envahissent notre monde, il convient peut-être de trier pépites et ordures ; plaider en faveur de l'image n'est pas innocenter toute représentation. Mais c'est seulement parier sur la promesse que l'image, mieux peut-être que la sensation ou le concept est, sous certaines formes et à certaines occasions, invitation à une pensée profonde*²⁰. L'invitation est donc claire : non



pas penser moins mais imaginer plus afin de vivre plus intensément. « Jean-Jacques Wunenburger éducateur » alors, lui le pédagogue qui n'a pas craint de consacrer temps et énergie à l'université, ce creuset de l'université risquant toujours de se caricaturer en uniformité, y est parvenu.

Notes

¹ *Le combat est père de toute chose*, Éditions Pleins Feux, Nantes, 2005. Dans *La raison contradictoire*, il avait déjà donné à Héraclite une place singulière. *Héraclite nous semble avoir exemplairement noué ensemble les pôles complexes du monde et esquissé un premier modèle systématique approchant de la « dualitude »*. En effet plus que tout autre il fait se superposer la bipolarité et la contradiction, opposition réelle et opposition logique. *La raison contradictoire : science et philosophie moderne, La pensée du complexe*, Albin Michel, 1989, p. 212.213.

² Nous ne faisons là que reprendre les intertitres de l'ouvrage Jean-Jacques Wunenburger, *La vie des images*, PUG, 2002.

³ Jean-Jacques Wunenburger, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, Jean-Pierre Delarge, Éditions Universitaires, 1979.

⁴ *Imaginaires du politique*, Ellipses, 2001, p. 59.

⁵ Jean-Jacques Wunenburger, « Imagination géographique et psycho-géographie » dans *Lire l'espace* (dir. J. Poirier et J.-J. Jacques Wunenburger), Bruxelles, Ousia, 1996, p. 414.

⁶ *Le schème de la « dualitude » conjugue donc ensemble les trois voies de la pensée de la complexité, la distribution dans une configuration ternaire, la polarité des forces, la logique de la contradiction. [...] Par ce schème, la pensée découpe donc des ensembles dotés*

d'une unité d'autant plus forte qu'elle est déchirée par un conflit équilibrant... La raison contradictoire, op. cit., p. 206.

⁷ Jean-Jacques Wunenburger, « Rythme, forme et sens », dans *Les Rythmes, Lectures et théories*, L'Harmattan, dir. J.-J. Wunenburger, 1992, p. 17

⁸ *La démultiplication interne d'une structure, selon une triade d'états, n'entraîne pas un pluralisme désordonné, mais au contraire, encourage le système ternaire à former une Unité riche, tensorielle, rythmique [...] L'unité n'existe que dépliée par le jeu de l'antagonisme, mais la figure complexe de l'antagonisme ne peut jamais rompre l'unité de l'ensemble dans lequel elle s'insère. La raison contradictoire, op. cit.*, p. 217. Nous soulignons.

⁹ Jean-Jacques Wunenburger, « Présentation », dans *Rythmes et philosophie*, Éditions Kimé, 1996, p. 10.

¹⁰ Jean-Jacques Wunenburger, *Imaginaires et rationalité des médecines alternatives*, Éditions Les Belles Lettres, 2006.

¹¹ *N'est-ce pas le sens dernier de la pensée de Nietzsche qui se donne comme tâche ultime la saisie de l'Eternel Retour, c'est-à-dire du grand rythme universel, à partir duquel toutes choses... prennent sens, au-delà des réactives tendances à faire le partage entre formes bonnes et mauvaises.* « Rythme, forme et sens », dans *Les Rythmes, Lectures et théories*, L'Harmattan, dir. J.-J. Wunenburger, 1992, p. 27.

¹² Voir sur ce point Jean-Jacques Wunenburger, « Force et résistance, le rythme de la vie » dans *Bachelard et Bergson, Continuité et discontinuité*, (dir. F. Worms et J.-J. Wunenburger), PUF, 2008, p. 27-37.

¹³ Friedrich Nietzsche, « Des trois métamorphoses » dans *Ainsi parlait Zarathoustra, Œuvres Complètes*, Gallimard, Tome VI, trad. Maurice de Gandillac, 1971, p. 38.

¹⁴ Jean-Jacques Wunenburger, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, p. 77.



¹⁵ Idem, *L'imagination*, PUF, 1995, p. 90-91.

¹⁶ Idem, *L'utopie ou la crise de l'imaginaire*, p. 229-230. Nous soulignons.

¹⁷ Idem, « Figures de la dialectique » dans *Bachelard et l'épistémologie française*, PUF, 2003, p. 30-31.

¹⁸ Idem, *Imaginaires du politique*, Ellipses, 2001, p. 9-11.

¹⁹ Voir Idem, *La raison contradictoire : science et philosophie moderne, La pensée du complexe*, Albin Michel, 1989.

²⁰ Idem, *Philosophie des images* (1997), PUF, 2001, p. 296.